1490 : les paysans bretons ont-ils la parole ?

Une révolte cornouaillaise au miroir de ses sources

1490 and the voice of Breton peasants: a revolt in Cornouaille through the prism of its sources

Philippe Hamon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3488>

DOI : 10.4000/abpo.3488

ISBN : 978-2-7535-5677-5

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2017

Pagination : 59-83

ISBN : 978-2-7535-5675-1

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Philippe Hamon, « 1490 : les paysans bretons ont-ils la parole ? », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 124-1 | 2017, mis en ligne le 30 avril 2019, consulté le 02 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3488> ; DOI : 10.4000/abpo.3488

1490 : les paysans bretons ont-ils la parole?

Une révolte cornouaillaise au miroir de ses sources

Philippe HAMON

Professeur d'histoire moderne, université Rennes 2, EA 7468 Tempora

« La plupart des révoltes étaient si précisément circonscrites par leurs revendications, leurs occasions d'éclat, que leur dispersion emportait jusqu'à leur mémoire¹. » Cette vigoureuse affirmation d'Yves-Marie Bercé, dont il n'excepte que les révoltes qui s'identifient à des causes religieuses ou nationales, devrait pouvoir s'appliquer au soulèvement qui s'est produit en basse Bretagne, plus précisément en Cornouaille, au cours de l'été 1490, à tel point qu'il n'a même pas reçu de nom². Pourtant, parmi les sources conservées, certaines au moins semblent porteuses de sa mémoire. Deux plaintes en breton, *Le Faucon* et *Les Gars de Plouyé*, collectées au XIX^e siècle, y feraient écho³. L'intérêt est renforcé par le fait qu'une chronique et surtout ces deux *gwerziou*⁴ paraissent donner accès à la parole même des révoltés. Si en 1789, pour reprendre le titre d'un ouvrage célèbre sur les

1. BERCÉ, Yves-Marie, *Révoltes et révolutions dans l'Europe moderne*, Paris, CNRS Éditions, 2013, p. 144.

2. H. Neveux, qui lui fait place dans sa chronologie, ne le désigne que par des localisations factuelles : NEVEUX, Hugues, *Les révoltes paysannes en Europe XIV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 24 et 294. On notera la différence avec la révolte des Bonnets Rouges : dernière mise au point dans AUBERT, Gauthier, *Les Révoltes du papier timbré 1675. Essai d'histoire événementielle*, Rennes, PUR, 2014, p. 341-386 et 427-468.

3. Édition critique des deux textes dans LAURENT, Donatien, « Autour du *Barzaz-Breiz* : Ar Falc'hon – *Le Faucon*, texte inventé ou chant recueilli ? », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. 105, 1977, p. 333-349 et dans LAURENT, Donatien, NASSIET, Michel, « *Potred Plouiaou* (1490) et la question des chants de révolte en langue bretonne », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 123, n° 2, 2016, p. 27-54. Sur la plainte et le chant de tradition orale en langue bretonne, voir GUILLOREL, Éva, *La plainte et la plainte. Chanson, justice, cultures en Bretagne (XV^e-XVIII^e siècles)*, Rennes, PUR, 2010.

4. Le nom (féminin) qui équivaut en breton à plainte est *gwerz* (au pluriel, *gwerziou*). Pour travailler sur les sources en langue bretonne, langue que je ne maîtrise pas, j'ai pu compter, outre les publications déjà disponibles, sur l'aide efficace d'Éva Guillorel, Hervé Le Bihan et Youenn Le Prat : qu'ils en soient ici chaleureusement remerciés. Bien

cahiers de doléances, les Français « ont la parole⁵ », peut-on espérer qu'ici, il en irait de même pour les paysans bas-bretons, trois siècles plus tôt ?

Leur rébellion a lieu dans un contexte dramatique. Quand s'ouvre l'année 1490, le sort du duché de Bretagne, avec celui d'Anne, sa jeune duchesse, est un enjeu central de la diplomatie européenne : plusieurs souverains y combattent les appétits du roi de France. Des troupes françaises, mais aussi espagnoles et anglaises, prennent part dans la péninsule à la Guerre de Bretagne, terme du temps qu'il faut préférer à celui de Guerre d'indépendance. L'aristocratie bretonne se répartit entre les trois ensembles qui se partagent alors le territoire, car le « camp breton » est lui-même divisé entre partisans de la duchesse et du maréchal de Rieux. Les institutions de la principauté, édifiées depuis plus d'un siècle par la dynastie Montfort, sont très fragilisées. Les prélèvements sur la population s'accroissent dangereusement et la pression fiscale sur les communautés est d'autant plus mal ressentie qu'elles ont aussi été directement sollicitées, au cours des années précédentes, pour s'armer au service de la cause ducal⁶. Dans un duché depuis longtemps épargné par les guerres et plutôt prospère, le changement de climat est rude. Aussi, à l'été 1490, ce n'est plus pour servir leur duchesse que les paroisses rurales de Cornouaille se mettent sous les armes.

Des documents contemporains gardent trace de la révolte. Ce corpus, élaboré dès le ^{xix}^e siècle, est limité en volume. Il doit retenir d'abord notre attention, d'autant qu'il a nourri des interprétations divergentes. L'historiographie débouche sur deux articles publiés dans le même volume en 1990⁷. Les interprétations de Michel Nassiet et de Donatien Laurent, qui placent les *gwerziou* au cœur de leur propos, sont réaffirmées dans un récent article commun des *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* qui fournit enfin une édition critique de la *gwerz Paotred Plouiaou*⁸. Mais entre-temps, une nouvelle source, d'un grand intérêt, a été révélée, qu'il conviendra de prendre en compte. Si ce document infléchit le regard qu'on peut porter sur ce soulèvement, la nécessaire relecture critique du corpus antérieur dépasse cette simple confrontation. Il convient en effet de réinterroger en profondeur l'usage des sources, et en particulier le recours à celles de la tradition orale, pour connaître et interpréter cet événement.

évidemment, les conclusions que j'en tire relèvent de ma seule responsabilité. Merci aussi à Gauthier Aubert pour sa relecture.

5. GOUBERT, Pierre et DENIS, Michel, *1789, les Français ont la parole*, Paris, Gallimard, 1973.

6. HAMON, Philippe, « Combattre pour le bien commun ? La mobilisation armée des populations rurales durant la Guerre de Bretagne (1487-1491) », *Quaestiones Medii Aevi Novae*, volume 20, 2015, p. 175-185.

7. FAGNEN, Claude, « Une jacquerie en Basse-Bretagne à la fin du ^{xv}^e siècle : la révolte de Yann Plouyé. Désirs inconscients de réformes ou révolte de la misère ? » ; NASSIET, Michel, « Émeutes et révoltes en Bretagne pendant la guerre d'Indépendance (1487-1490) », dans *Violence et contestation au Moyen Âge, actes du 114^e congrès national des sociétés savantes*, Paris, éd. du CTHS, 1990, p. 123-136 et p. 137-156.

8. Voir *supra*, note 3.

Sa signification peut alors se modifier sensiblement, d'autant qu'il s'avère pionnier en matière de révolte rurale, et également riche d'enseignement sur les modalités de la politisation des campagnes. Remettre en cause le lien des gwerziou avec la révolte de 1490 ne disqualifie pas pour autant leur utilisation par l'historien, mais incite à présenter d'une manière renouvelée leur apport. Pour cela, élargir l'analyse au-delà des événements cornouillais de 1490 s'impose parfois. En combinant ces démarches, on cernera mieux l'intérêt des « propos rustiques » qui sont tenus, pour reprendre le titre d'un ouvrage célèbre et un peu postérieur de Noël du Fail, breton mais francophone, qui nous offrira chemin faisant quelques points de comparaison, même si son texte ne relève pas du même genre que la plainte. Parvenir à comprendre la logique des documents qui prétendent donner la parole aux révoltés eux-mêmes constitue donc un enjeu décisif.

Sources et interprétations : un chemin d'histoire

Un corpus élaboré au XIX^e siècle

Les sources contemporaines sont très lapidaires et ont deux origines. Quelques allusions proviennent des receveurs locaux établis à Quimper. Le compte le plus important, celui de Rolland Le Baud, receveur du billot et miseur de Quimper, n'est plus connu aujourd'hui que par des copies⁹. Une seule occurrence utile est repérable dans la collection originale, incomplète, actuellement conservée¹⁰. On trouve ensuite une série de mentions dans les registres de la chancellerie de Bretagne, toutes publiées par Arthur de La Borderie¹¹. Elles comprennent deux lettres de rémission. Malheureusement le greffier s'est contenté de porter sur son registre une courte analyse et non une transcription complète. Ce choix, sans doute explicable par les

9. Celle qui est réalisée au XVIII^e siècle par les Bénédictins provient de la Bibliothèque nationale de France, manuscrit français 8269, qui est le même document que l'ancien Supplément français 2338 mentionné, pour le même dossier, dans le fonds La Borderie (Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1 F 866). Le texte en a été publié, d'après une transcription de René Couffon, dans WAQUET, Henri, « Extrait des comptes des miseurs de Quimper de 1478 à 1492 », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, tome 56, 1929, p. 90 et 94-96 pour les extraits qui nous concernent. L'édition de 1857 de LE BASTARD DE MESMEUR (éd.), *Histoire de ce qui s'est passé en Bretagne durant les guerres de la Ligue et en particulier dans le diocèse de Cornouaille*, par M. Moreau, chanoine dudit diocèse, Saint-Brieuc, Prud'homme, p. 396-397, donne en annexe une autre version, absente de la première édition de cet ouvrage (1836). Elle est tirée selon son éditeur d'un « double original du compte [...] en un épais cahier de velin in folio », qu'il détient alors dans son cabinet et dont on perd ensuite la trace. L'utilisation de ces comptes en lien avec la révolte de 1490 fleurit alors : GRÉGOIRE, Louis, *La Ligue en Bretagne*, Paris-Nantes, Dumoulin-Guéraud, 1856, p. 152 et 154; Aymar de Blois dans LEVOT, Prosper, *Biographie bretonne*, Vannes-Paris, Cauderan, t. II, 1857, p. 624-625.

10. Arch. mun. de Quimper, CC 60, f° 9 v°. Ce dépôt abrite depuis 2007 l'ensemble des comptes conservés, dont une partie était jusqu'alors sous une autre cote aux archives départementales du Finistère (site de Quimper).

11. Arch. dép. de Loire-Atlantique, B 12, f° 157 v°, 162 v°; B 13, f° 64 v°, 70 v° et 114 v°. LA BORDERIE, Arthur de, « Choix de documents inédits sur le règne d'Anne de Bretagne », *Bulletin et mémoires de la société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. VI, 1868, p. 310-311.

médiocres conditions de fonctionnement de la chancellerie ducal pendant cette période de crise politique aiguë, nous prive de détails essentiels.

Ces sources ne nous informent que sur deux phases de l'événement. Celle de la répression armée tout d'abord : les combats près de Quimper et à Châteauneuf-du-Faou (août-septembre 1490) mobilisent aussi bien des nobles du secteur que des troupes anglaises – peut-être venues de la proche garnison de Concarneau – « et autres gens de guerre », d'autant plus disponibles qu'on est en période de trêve. La seconde phase est celle des ultimes ajustements (novembre 1490-janvier 1491) avec rémissions et ajournement au conseil ducal de représentants de seize paroisses insurgées, probablement pour négocier des dommages et intérêts en faveur d'une des victimes. Elles nous font cependant connaître, *a posteriori*, un événement essentiel : l'entrée des révoltés dans Quimper, où ils se livrent à des « pilleries et excès », comme ils le font ailleurs en Cornouaille. La fonction des documents conservés – justifier des dépenses et rendre la justice – plaide pour la fiabilité des renseignements fournis. Certains éléments sont précieux pour cerner la nature de la mobilisation. Tout d'abord, les révoltés sont presque toujours qualifiés de « commune ». Il faut ici entendre le mot en son sens, alors très fréquent, de paroisse(s) sous les armes. Les autorités « lèvent la commune » régulièrement, pour diverses tâches de défense¹². Mais ici, la mobilisation est illégale. Le mot rébellion, qualificatif juridique pertinent en de telles circonstances, n'est pas utilisé, mais le verbe employé est équivalent : Jan Lancien est accusé d'avoir « insurgé la commune contre la duchesse ». Les révoltés « se insurgèrent et assemblèrent a grand nombre de comune en fait d'armes ». Quant à leur motivation, elle est réduite à un brutal désir d'agression, qui prend deux formes, parfois associées. D'abord, celle de la destruction pure et simple, ainsi quand la commune a « entrepris de venir raser ladite ville [de Quimper] et la mettre à feu et à sang ». Puis celle du pillage violent : « Se transporterent en la maison dudit exposant, prinsdrent et emporterent ce qu'ils trouverent de biens, le sercherent et lui donnerent plusieurs menaces et luy firent plusieurs grands exceix et violences¹³. » Une telle prise de position dispense les dominants qui la formulent de toute autre recherche causale. Fréquente, elle renvoie à une vision externe, logiquement négative et idéologiquement minimale, de l'intervention des communautés rurales.

Seules des sources narratives dont les traces sont plus tardives donnent la parole aux révoltés. J'ai étudié le récit du chanoine Moreau, rédigé au début du XVII^e siècle, dans un autre article¹⁴. Il ne sera donc évoqué ici que ponctuellement, et en particulier pour l'approche critique des com-

12. Sur le cas breton, voir HAMON, Philippe, « "Aux armes, paysans !" : les engagements militaires des ruraux en Bretagne de la fin du Moyen Âge à la Révolution », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, tome xcii, 2014, p. 221-244.

13. WAQUET, Henri, art. cit., p. 94; Arch. dép. de Loire-Atlantique, B 13, f° 70 v°.

14. HAMON, Philippe, « Travailler la mémoire d'une révolte au XVII^e siècle : le chanoine Moreau et le soulèvement bas-breton de 1490 », *XVII^e siècle*, n° 275, 2017-2, p. 201-210, dossier sur les révoltes sous la dir. de Gauthier Aubert et Stéphane Jettot.

plaintes¹⁵. Retenons à ce stade qu'il porte lui aussi un regard très négatif sur le mouvement, tout en faisant place aux révoltés, au point de citer des propos qu'ils sont censés avoir tenus en breton, langue que Moreau connaît.

Les deux *gwerziou*, collectées par le vicomte de La Villemarqué et publiées dans son célèbre *Barzaz Breiz*, donnent bien plus nettement encore la parole aux révoltés¹⁶. La querelle concernant l'authenticité de ces chants connaît une inflexion décisive lorsque Donatien Laurent obtient en 1964 l'accès à trois carnets de collecte de La Villemarqué¹⁷. C'est au début des années 1840 qu'il a recueilli une version unique de chacun de ces deux chants. Il tient celle du *Faucon* d'un sabotier nommé Brangolo, établi dans la Montagne Noire (Quéménéven) ou les Monts d'Arrée (Brasparts ou Berrien)¹⁸. L'autre vient assez logiquement de Plouyé ou de ses environs, transmise par un mendiant désigné comme louenn Vraz (le grand Yves)¹⁹. Les deux textes sont assez différents. Le *Faucon* évoque d'abord un oiseau de proie qui tue la poule d'une paysanne, laquelle tue ensuite le comte auquel le faucon appartenait, ce qui entraîne répression, puis soulèvement. Sans que la cohérence soit parfaite²⁰, une troupe de paysans, en colère face au montant d'une taxe qui risque de les réduire à la ruine, se demande alors comment réagir, puis se met en route : ses effectifs gonflent en chemin et elle vient mettre le feu à « la ville de Rohan » dans laquelle sont rôtis les « valets du fisc²¹ ». Les *Gars de Plouyé* s'ouvre sur la venue dans cette paroisse d'un « archer » (huissier) de Quimper, qui annonce aux habitants qui jouissent d'un bail à convenant que leurs « seigneurs » (propriétaires)

15. MOREAU, Jean, *Mémoires sur les guerres de la Ligue en Bretagne*, Henri Waquet éd., Quimper, Archives du Finistère, 1960, p. 11-14. Cette édition comprend une introduction précieuse ainsi qu'une annotation beaucoup plus riche que les éditions de 1836 et 1857 mentionnées note 9.

16. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, Théodore, *Barzaz Breiz. Chants populaires de la Bretagne*, Paris, 1845, t. 1, p. 217-224 (*Le Faucon*) et t. 2, p. 19-30 (*Les Jeunes hommes de Plouyé*).

17. Le premier carnet, qui comprend *Le Faucon*, a fait l'objet d'une édition scientifique intégrale : LAURENT, Donatien, *Aux sources du Barzaz Breiz. La mémoire d'un peuple*, Douarnenez, Ar Men, 1989. Les arguments en faveur de cette authenticité sont synthétisés dans l'article publié avec Michel Nassiet (voir note 3).

18. On notera que Donatien Laurent, à qui on doit les tentatives de localisation de Koatskiriou où habite Brangolo selon La Villemarqué, retient d'abord en 1977 Quéménéven puis, à défaut, le secteur Berrien/Brasparts (« Autour du Barzaz Breiz... », art. cit., p. 346-347). Il ne cite en 1982 que Berrien (« Le carnet de route de La Villemarqué et l'historicité du Barzaz Breiz », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LIX, 1982, p. 365). Mais il ne mentionne plus que Quéménéven en 1988 (*Aux sources du Barzaz Breiz*, op. cit., p. 298). Cette dernière localisation est reprise par LAURENT, Donatien et NASSIET, Michel, art. cit., p. 36.

19. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, Théodore, op. cit., t. 1, p. 217 et t. 2, page 20.

20. Le dossier est compliqué par le fait que les feuillets qui portent le début et la fin du *Faucon* manquent dans le carnet de collecte : seuls 38 octosyllabes centraux sont conservés.

21. LAURENT, Donatien et NASSIET, Michel, « *Potred Plouiaou* (1490) et la question des chants de révolte en langue bretonne », art. cit., p. 35.

les expulsent²². Suit une lamentation, interrompue par les jeunes hommes du village, qui décident de se rendre à Quimper pour demander des explications. Du haut des murailles de la ville, on tire sur eux. Ils la prennent alors d'assaut et, comme ils y font grand ravage, l'évêque de Quimper les convainc de repartir chez eux en leur assurant que la coutume, dont ils exigent le respect, ne sera plus violée.

Dans les deux cas, colère et révolte face à une agression initiale, qui relève à la fois de l'injustice et de la provocation, succèdent soit à une délibération (*Faucon*), soit à une lamentation (*Plouyé*). La levée à chaque fois est massive. Le *Faucon* parle de 30 300 personnes rassemblées au terme de la marche. Dans *Plouyé*, la communauté ferait entrer des milliers d'hommes dans Quimper : avec un chiffre de cette ampleur, la polarisation du mouvement sur cette seule paroisse interroge évidemment.

La Villemarqué a remanié les textes collectés avant de les publier et l'existence des versions manuscrites permet de repérer des modifications de style, mais aussi de sens, avec des changements et ajouts significatifs de mots et, peut-être, de couplets entiers²³. Mais les versions originales sont bien des chants de révolte issus du monde rural et à ce titre elles sont sans équivalent dans l'immense corpus des *gwerziou*, ce qui rend leur étude encore plus intéressante. Connus en une seule version, les deux chants n'ont plus jamais été collectés après le début des années 1840. En 1845, La Villemarqué ne fait pas le lien entre eux et la révolte de 1490. Pour lui, le *Faucon* renvoie à un soulèvement qui remonte au XI^e siècle. Quant aux *Gars de Plouyé*, l'« eskop Kemper » nommé Madec qui y est cité, correspond selon lui à Bertrand de Rosmadec, évêque de Quimper entre 1416 et 1444, ce qui l'incite à placer l'événement dans la première moitié du XV^e siècle²⁴.

22. Dans le domaine congéable ou bail à convenant, très présent en basse Bretagne, les bailleurs sont appelés seigneurs fonciers (sans qu'il y ait là de marque de noblesse) et les preneurs, domaniers ou convenanciers. Le fonds appartient au seigneur foncier et tous les « superficies », soit ce qui est au-dessus du sol, y compris les bâtiments et les plantations de haies ou d'arbres, appartiennent au domanier. Quand il veut reprendre la terre, le premier doit donc dédommager le second suivant des modalités complexes. Merci à Isabelle Guégan pour ses renseignements sur ce sujet. Dans la *gwerz* de Plouyé, le mot employé pour désigner le bailleur est donc *aotrou/otrounez* (seigneur/seigneurs). L'occurrence *b/perc'hen*, traduite par propriétaire par Donatien Laurent au v. 92, ne renvoie sans doute pas aux bailleurs.

23. Ainsi dans le *Faucon*, le nom de lieu Rohan (ou Stank Rohan dans un autre passage) est remplacé par ceux de Keraran dans la publication et de Guérande dans la traduction française. Est-ce pour dédouaner une des plus grandes familles du duché de ce qui est dénoncé comme une exaction financière injustifiée ? Pour Plouyé, la publication reste assez fidèle à la version de collecte.

24. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, Théodore, *op. cit.*, t. 2, p. 30. Voir aussi LAURENT, Donatien et NASSIET, Michel, *art. cit.*, p. 32. Le diocèse de Quimper n'a connu aucun évêque Madec, aussi les auteurs voient-ils dans cette inflexion un coup de pouce de La Villemarqué pour correspondre à une des datations de la révolte dans l'édition de Moreau dont il dispose alors. Cependant, la notoriété du saint évêque Rosmadec, attestée par ailleurs (voir note 44), peut rendre crédible cette allusion, quand on mesure son rôle dans la *gwerz*. La déformation d'un nom dans une version de collecte n'est pas inhabituelle.

Il prend appui sur la première édition par Le Bastard de Mesmeur des *Mémoires* de Moreau, car selon celle-ci la révolte a eu lieu « en 1489 ou 1430 ». Cette erreur de lecture (ou d'impression) – le texte de Moreau porte en fait 1490 – est toujours présente dans une seconde édition (1857), mais sera rectifiée dans l'édition Waquet des *Mémoires* en 1960. Ce sont donc les apports ultérieurs des chercheurs qui font le lien entre les deux chants et la Cornouaille de 1490.

La diversité des interprétations

La révolte suscite différentes interprétations, au fur et à mesure que sa notoriété grandit. Si l'*Histoire de Bretagne* de La Borderie n'y fait aucune allusion précise²⁵, l'intérêt que la seconde moitié du ^{xx}^e siècle porte au phénomène des « révoltes populaires » explique sans doute qu'elle figure désormais, même de façon limitée, dans les synthèses sur l'histoire de la province²⁶. Mais l'appui sur l'érudition de la fin du ^{xix}^e siècle, si souvent louée pour sa fiabilité, ne dispense pas, dans l'étude de ce dossier comme de tant d'autres, de retourner aux sources. D'autant que l'ouvrage d'Antoine Dupuy, qui fait parfois encore aujourd'hui autorité sur la période, comporte de fragiles extrapolations²⁷. Il affirme ainsi que la duchesse Anne a envoyé à Quimper des troupes espagnoles mises à sa disposition par Ferdinand d'Aragon et commandées par le comte de Salinas, lesquelles reprennent la ville aux révoltés. Il se fonde sur un mandement du 15 août 1490 demandant au capitaine et aux bourgeois de Quimper « de recevoir le compte de Saline et les gens de sa charge en ladite ville et leur administrer vivres et toutes autres choses leur requises²⁸ ». Or à cette date, les révoltés ont déjà abandonné la ville depuis quinze jours et rien ne dit quand Salinas et les siens vont finalement venir à Quimper. De plus, il n'est pas fait mention d'Espagnols parmi les troupes mobilisées début septembre contre la commune : les seuls étrangers cités sont des Anglais. Par ailleurs, Dupuy n'hésite pas à parler de trente-deux meneurs arrêtés, là où le mandement

25. Contrairement à ce qu'affirme NEVEUX, Hugues, *op. cit.*, p. 24, on ne trouve qu'une allusion indirecte aux troubles paysans dans *Histoire de la Bretagne*, Rennes/Paris, Plihon et Hervé/Picard, 1906, t. IV, p. 570. Dans *Choix de documents...*, art. cit., p. 310, note 1, La Borderie, dès 1868, qualifiait la révolte de « sorte de jacquerie » qui « n'avait rien de politique ». Il reprend le terme jacquerie en 1906.

26. LEGUAY, Jean-Pierre, MARTIN, Hervé, *Fastes et malheurs de la Bretagne ducal (1213-1532)*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1982, p. 412 : le mouvement est, comme chez La Borderie, qualifié de jacquerie rurale. Parmi les causes évoquées, l'allusion au congément de domaniers suppose que le lien est fait avec la *gwerz* de Plouyé. Dans son *Histoire de la Bretagne et des Bretons*, Paris, Le Seuil, 2005, t. I, p. 387-388, Joël Cornette s'en tient à l'interprétation de Moreau, longuement cité, et semble ignorer les deux articles de 1990 de Claude Fagnen et surtout Michel Nassiet (cf. note 7). À l'inverse, la mention du mouvement dans l'essai de NEVEUX, Hugues, *op. cit.*, p. 24, s'appuie sur les travaux de M. Nassiet.

27. DUPUY, Antoine, *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France*, Paris, Hachette, 1880, 2 vol. Voir déjà des éléments critiques dans NASSIET, Michel, « Émeutes et révoltes... », art. cit., p. 137.

28. DUPUY, Antoine, *op. cit.*, tome II, p. 196 ; Arch. dép. de Loire-Atlantique, B 12, f° 157 v°.

ducal dont il s'inspire porte seulement que deux représentants de seize paroisses seront convoqués devant le conseil ducal pour répondre d'une plainte contre celles-ci²⁹. Une mise en récit ne peut éviter des tentatives de reconstitution, toujours hasardeuses, et ce texte lui-même n'en sera sans doute pas exempt. Mais les remarques qui précèdent visent avant tout à limiter les risques en retournant aux sources, quand cela est possible. L'apport, non négligeable, de l'histoire érudite de la fin du XIX^e siècle, tend vers une opération de reconstitution globale qui coud entre elles toutes les sources, au point parfois de combler trop hâtivement leurs lacunes et de les solliciter, y compris quand il ne semble pas y avoir d'enjeux interprétatifs ou idéologiques nets. Cette méthode en elle-même est donc, sinon à revoir, du moins à rendre visible.

En se fondant exclusivement sur le récit de Moreau, que ce dernier assai-sonne de nombreux commentaires désobligeants pour les révoltés, Boris Porchnev interprète leur action en terme de lutte de classes. Selon Moreau, « leur but n'éta[i]t autre que d'exterminer tous ceux de cette qualité [les nobles], afin de demeurer libres et affranchis de toute subjection, des tailles et pensions annuelles qu'ils payoient à leurs seigneurs, et revendiquer la propriété de leurs terres³⁰ ». Michel Nassiet a fait justice de ce schéma de complète subversion sociale dès son article de 1990, en montrant en particulier qu'il n'y a pas la moindre trace de ces courses des paysans contre « les villes, bourgades et maisons des nobles, tuant tous ceux qui toboient entre leurs mains » qu'imagine Moreau ou les sources que lui-même utilise. Même à Quimper, les textes contemporains ne font aucune allusion à des morts : Denis Rolland, le seul Quimpérois nommément désigné comme victime et qui constitue, on le verra, une cible particulièrement sensible, a certes subi « plusieurs grands exceix et violences » à son domicile, mais il y a survécu.

Restent donc les interprétations développées dans les deux articles de 1990. Pour Claude Fagnen il s'agit, en contexte de guerre, d'une « révolte de miséreux convoitant des richesses inouïes », à savoir celles de Quimper. L'analyse reste un peu courte, même si la cible urbaine est utilement mise en avant. D'ailleurs, cette façon de voir est en partie contradictoire avec un trait que souligne également Fagnen : la relative aisance des domaniers dans le contexte global de la fin du XV^e siècle. Michel Nassiet pour sa part, ayant récusé la vision proposée par Porchnev, accorde une place centrale à la question du bail à convenant, dans une approche renouvelée des *Gars de Plouyé*. Il souscrit aussi au rattachement du *Faucon* à la révolte (Fagnen n'en fait pas état), même si, dans ce cas, une pression fiscale excessive paraît

29. Arch. dép. de Loire-Atlantique, B 13, f° 70 v°. La surenchère peut ensuite se poursuivre, ainsi avec LEGUAY Jean-Pierre et MARTIN, Hervé, *op. cit.*, p. 412 qui, s'inspirant *a priori* de Dupuy, déduisent sans doute de l'arrestation des « meneurs », leur exécution générale.

30. On notera au passage que Moreau ne fait aucune allusion ni à la question du congément, ni à celle de la fiscalité princière et n'évoque que les « tailles et pensions annuelles » payées aux seigneurs.

seule en cause. La focalisation sur les deux *gwerziou* nourrit leur promotion comme objet d'histoire, à laquelle M. Nassiet a contribué par ailleurs ³¹. Il relève au passage les précautions méthodologiques nécessaires quand on étudie leur rapport aux faits transmis et leurs interprétations ³².

L'apport décisif d'une source nouvelle

Or, au lendemain même des publications de 1990, une nouvelle source est repérée ³³. Elle émane d'un représentant du roi d'Angleterre Henri VII, Roger Machado, dit le héraut Richmond, qui séjourne en Bretagne pendant l'été et l'automne 1490. Il mentionne à deux reprises, dans son texte rédigé en français juste au lendemain des faits, la révolte en Cornouaille ³⁴. Il s'agit donc d'une source strictement contemporaine issue, comme les comptes de Quimper et les registres de chancellerie, du camp de la duchesse Anne, à laquelle les Anglais sont alliés, mais c'est la seule de ce camp à donner la parole aux révoltés. Deux capitaines anglais, qui affrontent une partie d'entre eux le 26 ou 27 juillet 1490, envoient à Machado une lettre pour lui raconter l'épisode et rapporter leurs revendications. Cela nous vaut une synthèse, francophone bien qu'anglaise, de ce qu'ont pu être les prises de position de ces ruraux bretonnants.

Machado mène une activité diplomatique. C'est donc son rôle que de fournir une information fiable, puisée à bonne source : il tire même certains renseignements directement du maréchal de Rieux qui vient de se réconcilier avec la duchesse Anne et la sert désormais. La nécessité d'éclairer des lecteurs anglais éloignés du terrain explique sans doute son souci d'explicitier les motifs du mouvement. Mais l'écriture diplomatique n'est jamais neutre : pourquoi Machado a-t-il voulu rendre compte de ce mouvement dans son rapport ? D'abord parce que des troupes anglaises sont impliquées à plusieurs reprises dans sa répression ³⁵. Ensuite parce que le roi d'Angleterre y est dénoncé par les révoltés eux-mêmes, avec le roi de France et la duchesse Anne, comme un des responsables de la hausse spectaculaire du fouage, l'impôt direct breton. Par ailleurs, de tels troubles ne peuvent que retenir l'attention de Henri VII : ne vient-il pas, l'année pré-

31. Voir en particulier NASSIET, Michel, « La littérature orale bretonne et l'histoire », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 1999, tome 106, n° 3, p. 35-64.

32. Voir aussi, en la matière, les remarques de GUILLOREL, Éva, *La complainte*, *op. cit.*, *passim*.

33. JONES, Michael, « Les ambassades de Roger Machado, le héraut Richmond, en Bretagne (1490) », dans KERHERVÉ, Jean et DANIEL, Tanguy (éd.), *1491. La Bretagne, terre d'Europe*, Brest, Centre de Recherches Bretonnes et Celtiques, 1992, p. 147-160.

34. Ce journal est reproduit dans *Journals and reports of ambassadors and other documents relating to the reign of Henry the Seventh*, pub. par GAIRDNER, James dans la série *Chronicles and Memorials of Great Britain and Ireland during the Middle Ages*, Londres, 1858 ; pour la révolte, voir p. 208 et 217.

35. Elles le sont aussi contre d'autres soulèvements : le maréchal de Rieux en janvier 1490 mobilise les garnisons anglaises de Saint-Pol-de-Léon et Morlaix contre des troubles à Tréguier : NASSIET, Michel, « Émeutes et révoltes... », *art. cit.*, p. 141.

cédente, de faire face à une révolte antifiscale, qui a conduit brièvement à la prise d'York³⁶ ? Dans cette affaire, la cour d'Angleterre soupçonne les révoltés d'avoir des intentions cachées, différentes de ce qu'exprimaient leurs exigences publiques. La lutte, toujours actuelle, de Henri VII, récemment parvenu au trône, contre d'autres prétendants, doit aussi lui rendre sensible la revendication de ces paysans bretons qui veulent, selon les propos qu'on leur prête, « soissir [choisir] ung duc et une duschesse a leur voullenté ». En revanche, Machado ne fait pas état de revendications sociales, ni *a fortiori* d'un projet de subversion de la société. On verra plus loin ce qu'il faut penser du choix du Prince par ses sujets. Mais à ce stade, le renversement des dominants locaux n'est pas à l'ordre du jour.

Cette nouvelle source a fait l'objet d'au moins une utilisation ponctuelle en lien avec la révolte³⁷, mais n'a, semble-t-il, plus été reprise ensuite. Or les informations de Machado infléchissent sérieusement l'image qu'on peut s'en faire. D'abord sur le plan spatial, puisque l'affrontement du 26 ou 27 juillet 1490 se produit entre des troupes anglaises parties de Carhaix en direction du sud-est et des paysans « de la terre du seigneur du Rouuan [Rohan] et [du] seigneur de Kintin son frere », *a priori* au-delà de la haute Cornouaille et donc de tous les lieux évoqués par les sources antérieurement connues. Celles-ci en effet citent nommément trois des seize paroisses impliquées dans la convocation au conseil ducal : elles sont situées en Porzay, dans la baie de Douarnenez, le long de la mer. Encore plus au sud-ouest, c'est de Plovan, en baie d'Audierne, que serait originaire Alain Gourcuff, qui fait l'objet d'une des deux lettres de rémission connues³⁸. Par ailleurs, un affrontement a lieu à Châteauneuf-du-Faou et Moreau enfin suggère que le mouvement serait parti du secteur de Carhaix-Huelgoat-Plouyé. Il est finalement probable qu'il y ait eu plusieurs rassemblements, les paroisses du Porzay et sans doute celles du secteur de Plovan étant celles qui seraient entrées dans Quimper³⁹. En haute Cornouaille en revanche, il est difficile de dire si le foyer de Carhaix-Huelgoat-Plouyé se confond avec celui évoqué par Machado, un peu plus à l'est, sur les terres de Rohan et Quintin, ou s'il s'agit de deux foyers autonomes.

La campagne de répression, hélas non localisable, conduite ensuite par le maréchal de Rieux nous permet d'élargir chronologiquement le mouvement : avant Machado, le dernier événement connu datait du 6 ou 7 septembre. Grâce à lui, on sait que le 24 septembre, Rieux part du château de Trédion, en Vannetais, « vers la Basse Bretaingne pour aller païsser [pacifier] les païssans qui s'etoient levez sus tous contre la duchesse et ausy contre le maréchal disant qu'ilz ne voulloint plus paier nulz fouuaiges ». La

36. BENNETT, Michael J., « Henry VII and the Northern Rising of 1489 », *English Historical Review*, vol. CV, n° 414, 1990, p. 34-59.

37. KERHERVÉ, Jean (dir.), *Histoire de Quimper*, Toulouse, Privat, 1994, p. 59-61.

38. NASSIET, Michel, « Émeutes et révoltes... », art. cit., p. 151, note 46.

39. Ce qui expliquerait pourquoi, au sortir de la ville, la commune prend la route de l'ouest vers Prat ar Ras, et non celle du nord. Sur ce plan, le lien avec Plouyé fait évidemment problème.

répression se poursuit donc au moins jusqu'au début octobre⁴⁰. Machado n'emploie pas le terme de commune, mais parle des « villains paissiens », où villains renvoie à la condition paysanne et paissiens à celle d'habitants du pays, avec probablement une dimension communautaire⁴¹. Il réinsère très explicitement la révolte dans le contexte de la Guerre de Bretagne. Or ce lien est marginalisé dans les autres sources. Chez Machado, la hausse de l'impôt direct, accusée de ruiner les populations, est la seule cause du soulèvement. Le désir de choisir le Prince n'est en effet qu'une conséquence de cette oppression fiscale. Or, précisément en juillet 1490, est assis un énorme fouage de 178 sous par feu fiscal, qui a pu servir de détonateur, alors que la monnaie a été réévaluée en avril, alourdissant encore le fardeau, et que l'état de trêve entre les belligérants rend la reprise des levées plus probable⁴². La dimension antifiscale de ce mouvement rural paraît, à cette date, assez originale. D'une façon générale, les pistes ouvertes par le texte de Machado invitent à revenir vers les sources utilisées antérieurement pour comprendre la révolte.

Un dossier à reprendre

Les gwerziou et 1490

En effet, la démarche critique doit pour commencer interroger la méthodologie retenue pour rattacher le *Faucon* et les *Gars de Plouyé* aux événements de 1490. D. Laurent et M. Nassiet ont mis en avant des indices en faveur de ce rapprochement, sur la base des versions de collectes, ou du moins de ce qu'on en conserve⁴³. Or, à bien y regarder, le rapprochement pose très largement problème dans les deux cas.

Pour *Plouyé*, la référence à l'évêque Rosmadec, à supposer que l'identification soit recevable, ne cadre pas chronologiquement. On en saisit bien la logique : il s'agit de faire place dans le chant à une figure de saint évêque,

40. Le 14 octobre, Machado, qui n'a pas suivi Rieux, le retrouve à Landerneau, avec des chefs anglais et entouré de « plusieurs nobles gentilz hommes que Angles, Bertons et aultres, juques au nombre de xiiic personnes » : on peut supposer qu'ils ont été les acteurs de cette phase de répression et qu'ils font désormais face aux hommes du parti français établis à Brest et à La Roche-Maurice.

41. DAUPHANT, Léonard, *Le royaume des quatre rivières. L'espace politique français (1380-1515)*, Seyssel, Champ Vallon, 2012, p. 143 : ici c'est le mot « paissans », employé par Commynes, qui signifie clairement habitants.

42. KERHERVÉ, Jean, *L'État Breton aux 14^e et 15^e siècles, les ducs, l'argent et les hommes*, Paris, Maloine, 1987, *passim* et en particulier t. I, p. 214-215 et t. II, p. 590-593 et 609-610. On reste surpris cependant de l'absence de toute allusion dans le cadre de la révolte aux levées pour financer les garnisons, alors même que la duchesse Anne délivre aux paroisses qui le demandent de nombreuses sauvegardes contre les excès des soldats établis dans les diverses places de son parti : LA BORDERIE, Arthur de, « Choix de documents... », art. cit., t. IV, 1866, p. 265, 269, 271 et 273 ; t. VI, 1868, p. 265-267, 272-273, 274-275 et 316-317.

43. Dans leur étude de 2016, p. 36, le lien est jugé sûr pour *Plouyé*, et « plausible » pour *Le Faucon*.

qui garde une aura très positive dans la mémoire locale. Elle pourrait expliquer pourquoi c'est lui qui est mis en scène pour garantir aux révoltés que la bonne coutume sera rétablie⁴⁴. Or un détail du compte de Rolland Le Baud nous apprend qu'en 1490 l'évêque de Quimper, Alain Le Maout, loin de servir de médiateur bienveillant, fait partie, avec son chapitre, du conseil qui approvisionne les troupes de la répression. La *gwerz* de *Plouyé* se polarise pour sa part sur le domaine congéable : or le fouage est seul mis en avant chez Machado dont les renseignements viennent d'une zone proche. Le fait que la seule entrée connue de populations révoltées dans Quimper était celle de 1490 a longtemps joué en faveur du rapprochement : il n'en est plus de même aujourd'hui car on sait qu'un autre épisode du même type s'est produit en juin 1675⁴⁵. La dénonciation des « gens de France, qui cherchent à apporter des coutumes de France » paraît d'ailleurs bien plus appropriée dans le contexte de 1675, avec ses « mauvaises coutumes » fiscales si violemment rejetées. À l'inverse, la *gwerz* ne nous dit rien des agressions militaires françaises, ou de leur présence en garnison – ainsi à Brest –, éléments qui seraient bien plus attendus en 1490, en pleine Guerre de Bretagne.

Avec le *Faucon*, l'incertitude est d'abord spatiale, alors que la stabilité des toponymes est considérée comme un point fort de la transmission dans les *gwerziou*. La destruction par le feu des valets du fisc concerne-t-elle la ville de Rohan (*ker a rohan*) ou l'étang (de) Rohan (*stank rohan*) ? Le second terme pourrait renvoyer à une motte féodale, chef-lieu d'un fief Rohan, le Quéménét, située à cinq km à l'ouest de Quimper⁴⁶. Une telle localisation est renforcée, par rapport à celle d'autres lieux nommés Rohan, ne serait-ce que le chef-lieu éponyme de la seigneurie de la famille, par l'analyse dialectale du fragment conservé, qui renvoie au secteur compris entre Quimper et Châteaulin⁴⁷. On s'étonne cependant que ce grand brasier, qui ne laisse aucune trace documentaire connue, ait pris le pas sur la proche cité quimpéroise dont on sait en revanche qu'elle a été effectivement la cible des communes en 1490⁴⁸.

44. FAGNEN, Claude, art. cit., p. 127 ; voir MATZ, Jean-Michel, « Saints évêques et nouveaux pèlerinages cathédraux en France (XV^e-début du XVI^e siècle) », dans VINCENT, C., PICKE, J. (dir.), *Cathédrales et pèlerinages aux époques médiévales et modernes*, Louvain-la-Neuve, 2010, p. 203. Si Rosmadec est mort « en estime de sainteté », il n'y a cependant pas de preuve formelle d'un pèlerinage sur son tombeau dès le XV^e siècle : *ibid.*, p. 206. Une composition plus tardive aurait donc ici plus de sens.

45. AUBERT, Gauthier, *Les Révoltes du papier timbré*, op. cit., p. 343.

46. Voir la notice de ABGRALL, chanoine, « Mottes féodales », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. 42, 1915, p. 66-67.

47. LAURENT, Donatien, *Aux Sources...*, op. cit., p. 298. Pour les arguments linguistiques en faveur d'une localisation cornouaillaise des *Gars de Plouyé* : LAURENT, Donatien, NASSIET, Michel, « Potred Plouiaou (1490) et la question des chants de révolte en langue bretonne », art. cit., p. 32.

48. On ne peut d'ailleurs qu'être frappé par la présence de noms qui évoquent plutôt la Cornouaille du sud-est ou le Vannetais occidental : d'abord celui du chanteur Brangolo, « nom porté surtout dans le Morbihan et inattendu dans le pays de Châteaulin » : LAURENT, Donatien, *Aux Sources...*, op. cit., p. 298. Ensuite, outre le toponyme même de Rohan, l'allu-

Le *Faucon*, comme Machado, insiste sur la dimension anti-prélèvement de la révolte. Mais les taxes (*gwiriou*) qui lui servent de détonateur, renvoient-elle forcément au fouage ou même à un impôt ducal? Ne peut-il s'agir de redevances seigneuriales, ce qui serait cohérent avec l'attaque d'un chef-lieu de fief? D. Laurent a cependant fait le lien entre ce chant et un document exploité par J. Kerhervé, qui montre que le vicomte de Rohan, entre 1487 et 1491, alors qu'il est dans le camp français, est parvenu assez souvent à mettre la main sur le fouage⁴⁹. Mais la liste fournie par Rohan, afin d'obtenir quitus *a posteriori*, ne concerne des levées que pour les années 1487-88 et 1491; et surtout n'y figurent ni Plouyé, ni le Porzay, ni le Quéméné, ses fiefs cornouaillais qui semblent concernés par la révolte et pour lesquels un rapprochement avec les *gwerziou* est envisagé⁵⁰. Mais l'argument négatif le plus fort tient ici au fait que la répression est opérée en 1490 exclusivement par les partisans de la duchesse Anne, de ses alliés anglais au maréchal de Rieux qui s'est rallié à elle, en passant par les Quimpérois, et nullement par le camp « français » auquel appartient Rohan. En matière fiscale, un élément complémentaire, jusqu'ici passé inaperçu, vient s'ajouter. On a mentionné plus haut qu'un certain Denis Rolland a été, dans Quimper, directement agressé par les communes. Or ce personnage est, selon toute vraisemblance, le receveur ordinaire de Pont-L'Abbé, Cap Caval, Cap Sizun et Porzec (Porzay) en 1490⁵¹. Ce détail, qui renforce évidemment l'interprétation antifiscale du mouvement, tend aussi à confirmer que les envahisseurs de la ville viennent en priorité de basse Cornouaille et y prennent pour cible leur propre receveur. Résidant à Quimper, Rolland ne peut à cette date que servir le camp de la duchesse, ce qui éloigne encore plus l'hypothèse d'une dimension anti-Rohan, même sur le terrain fiscal, pour la révolte de l'été 1490.

La vicomté de Rohan est en revanche citée comme l'un des espaces où le vicomte s'est approprié des fouages. Mais les paysans du secteur qui, selon Machado, accusent les Princes de les ruiner avec ces fouages, ne mentionnent justement pas parmi les coupables leurs propres seigneurs, le vicomte de Rohan et son frère le seigneur de Quintin. S'ils étaient en cause, on se demande pourquoi les rustiques s'en seraient privés, puisqu'ils dénoncent le roi de France que Rohan sert alors, et aussi le roi d'Angleterre, qui est allié de la duchesse Anne. Et Machado n'avait évidemment aucune raison de taire une accusation portée contre un adversaire de son

sion au lieudit Langoat que traversent les révoltés : on ne trouve rien de concluant entre Montagne Noire et Quimper, alors qu'il y a un Langoat, par exemple, près de Concarneau. Le nom de Cado, qui est celui du leader supposé des révoltés, prend sens par rapport à l'étymologie (*kad* signifie combattant), mais les chapelles dédiées au saint éponyme sont localisées surtout en Vannetais et en Cornouaille du sud-est.

49. KERHERVÉ, Jean, *L'État Breton...*, op. cit., p. 593.

50. Ne pas confondre le Kéméné-Héboé, présent dans la liste, grande seigneurie de l'ouest du Vannetais, avec le Quéméné cornouaillais qui en est absent.

51. LE PAGE, Dominique, *Finances et politique en Bretagne au début des temps modernes 1491-1547*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 1997, p. 465.

souverain. On ne voit donc pas finalement comment rattacher cette révolte anti-Rohan aux événements de l'été 1490. La question se pose même plus largement pour l'ensemble de la Guerre de Bretagne⁵².

Mais, pourtant, l'essentiel n'est pas là. Admettons qu'il soit malgré tout légitime de faire un lien entre l'une ou l'autre de ces *gwerziou* et la révolte de 1490. Un tel rapprochement ne permet pas pour autant de valider les interprétations des événements qui y sont rapportées. C'est une erreur méthodologique dont on comprend bien la raison, à travers les propos de M. Nassiet : « Sur les révoltes paysannes, les chants bretons ont cet intérêt extraordinaire d'être des textes émanant des révoltés eux-mêmes⁵³. » Pour D. Laurent, souvent « mieux informées » que les chroniques écrites, « les *gwerziou* ont fixé et retenu, sous le contrôle constant de la communauté, et souvent sur une très longue durée, la vision qu'en eurent les témoins les plus proches⁵⁴ ». Elles constituent les seules sources censées émaner du peuple⁵⁵. On voudrait donc qu'elles ressuscitent pour nous la façon dont les révoltés de 1490 ont vécu les événements et les ont compris sur le moment. Or cela n'est guère envisageable, pour au moins deux raisons. La première est qu'une trace très postérieure, dans une source exposée à bien des tribulations sémantiques, linguistiques et idéologiques, ne nous garantit nullement l'accès aux faits et aux sentiments des communes révoltées de 1490. Mais surtout, et d'une façon plus globale, ce n'est pas parce que c'est « le peuple » qui parle, à supposer que cela soit ici le cas, qu'il ne déforme pas les faits aussi bien que leur signification. D'autant que les grands événements ne sont pas ceux qui se prêtent le mieux à conservation : ils peuvent en effet interférer ensuite avec d'autres du même type, et ici encore les chants de révolte sont dans une position spécifique. On pense évidemment à la révolte des *Bonnets rouges* de 1675, qui concerne largement la Cornouaille et qu'on va retrouver. Ajoutons que la *gwerz* n'est pas un reportage : elle escamote des aspects fondamentaux de la révolte et ne dit rien ainsi des combats menés par la commune hors de Quimper. Fort logiquement, son projet poétique – au sens étymologique du terme – pèse sur son contenu⁵⁶.

52. NASSIET, Michel, « Émeutes et révoltes... », art. cit., p. 150-151 comme LAURENT, Donatien et NASSIET, Michel, « *Potred Plouiaou* (1490) et la question des chants de révolte en langue bretonne », art. cit., p. 36, suggèrent que *Le Faucon* renvoie peut-être à un autre épisode, mais qui aurait eu lieu de toute façon pendant cette guerre.

53. NASSIET, Michel, « Littérature orale... », art. cit., p. 53.

54. LAURENT, Donatien, « Le siège de Guingamp », *Ar Men*, n° 143, nov-déc. 2004, p. 18.

55. L'affirmation est d'ailleurs un peu rapide : voir les développements de GUILLOREL, Éva, *La complainte*, op. cit., p. 452 sur les auteurs des *gwerziou*. D'autant que le concept de peuple est assez plastique : on verra plus loin à quels milieux plus précis ces deux chants peuvent se rattacher.

56. Présentant Noël du Fail, Gabriel Pérouse souligne que l'auteur « fait de la littérature » plutôt qu'il ne donne un document ethnographique ; on notera par ailleurs qu'il tire ses « dictons populaires »... de Plinie l'Ancien et non des campagnes du pays de Rennes : DU FAIL, Noël, *Propos rustiques*, éd. G.-A. Pérouse et R. Dubuis, Droz, 1994, p. 18.

À ce stade, il peut être utile de faire le détour par une autre *gwerz* : *Argadenn ar Saozon (La descente des Anglais)*. Ce chant, longtemps pris pour un pastiche, a été réhabilité dans son ancienneté par D. Laurent⁵⁷. Il célèbre la gloire du seigneur Gaorin le quel, aidé de « deux vingtaines de soldats (*soudardet*) », a rejeté à la mer les Anglais. D. Laurent rapproche le nom de Gaorin de celui de Gaudin, nommé par le duc François II en 1462 à la garde des côtes. Il conclut : « Les sentiments et les idées que [le chant] exprime sont bien ceux des populations côtières, soumises pendant des siècles aux écumeurs de mer ». Cependant, la description de l'attitude de ces populations côtières est aux antipodes de la pratique telle qu'elle existe à la fin du Moyen Âge. Dans la *gwerz*, les habitants à genoux se contentent de prier pour le succès de leur seigneur. Dans la réalité de la garde des côtes au temps de François II, en cas d'agression ou même de simple menace, la population locale est directement mobilisée et prend les armes ; elle y est d'ailleurs préparée. Il est significatif de voir que, dans la *gwerz*, les cloches sonnent après la bataille, pour la victoire du seigneur Gaorin, alors qu'en réalité, c'est au son du tocsin que se fait, au départ, le rassemblement de ce que les sources officielles appellent alors aussi « la commune ». Dans ce cas, il n'est nullement question de révolte, mais bien de défense du bien commun, sous les autorités compétentes. Cette pratique est solidement enracinée dans les campagnes bretonnes, où les populations sont habituées à se mobiliser en armes, encadrées par des nobles, aussi bien contre des menaces locales (brigands, soldats pillards, déserteurs) que contre des agressions ennemies, comme ici avec cette descente anglaise⁵⁸.

Ainsi cette *gwerz* véhicule-t-elle une idéologie selon laquelle les populations locales sont des *inermes*, des désarmés, des non-combattants, en parfaite contradiction avec ce qu'elles vivent effectivement au xv^e ou au xvi^e siècle, et encore beaucoup plus tard⁵⁹. Il ne faut pas forcément en déduire que les milieux nobiliaires qui entendent se réserver, au moins sur le plan idéologique, l'accès aux armes, sont à l'origine de ce chant. En effet, rappeler aux seigneurs le courage exceptionnel de Gaorin, c'est évidemment souhaiter que ses successeurs l'imitent et que, loin de déserrer

57. LAURENT, Donatien, « Argadenn ar Saozon. Une descente d'Anglais en Bretagne à la fin du Moyen Âge, d'après un chant de la collection Penguern : texte authentique ou fabriqué? » dans *Regards étonnés. De l'expression à l'altérité, Mélanges offerts au professeur Gaël Milin*, Brest, Centre de Recherches Bretonnes et Celtiques, 2003, p. 289-298.

58. Sur ce dossier, sur lequel je travaille actuellement à une échelle beaucoup plus large que la Bretagne, voir entre autres : HAMON, Philippe, « "Aux armes paysans!"... », art. cit. et « Combattre pour le bien commun? », art. cit.

59. On peut faire une analyse du même ordre avec la *gwerz* de Penvenan, classique miracle de protection où la défense face aux Anglais est assurée par la Vierge seule, qui fait des soldats avec les fougères, alors que les habitants s'enfuient tous : TANGUY, Alain, *Anatole Le Braz et la tradition populaire en Bretagne*, vol. v, *Transcription du Carnet IV (1892-1895)*, Thèse pour le doctorat sous la direction de Donatien Laurent, Université de Bretagne Occidentale, CRBC, Brest, 1997, p. 298-303. Voir également GUILLOREL, Éva, *La complainte*, op. cit., p. 382 pour une *gwerz* selon laquelle, quand sonne le tocsin, on s'enferme chez soi alors qu'arrivent des brigands.

leurs responsabilités face aux menaces extérieures, ils soient au premier rang pour accomplir leur devoir⁶⁰. Ce qui leur est donc signifié, c'est que « noblesse oblige » effectivement. Cette figure du bon dominant, classique, est le pendant de celle de l'évêque de Quimper dans la *gwerz* de Plouyé. Pour autant, le chant ne nous permet pas de rendre compte des comportements et des engagements des populations côtières en matière de défense. D'autant que ces prises d'armes, voulues et soutenues par le duc, ont une signification complexe puisqu'elles peuvent être perçues par les hommes de la communauté comme une contrainte, un devoir et/ou un honneur. Au-delà donc des datations sur un mode indiciaire, il est nécessaire de replacer les contenus des chants dits « historiques », précisément dans leur contexte historique. Ainsi, pour *Argadenn ar Saozon*, le rapprochement avec le xv^e siècle n'est pas forcément problématique, mais à condition de considérer le propos tenu comme un élément d'une lutte d'imposition sociale et idéologique, non comme la description d'une pratique de défense.

Une tradition orale sans intérêt pour l'historien ?

Si le lien événementiel avec 1490 est pour le moins difficile à étayer, il n'en reste pas moins que ces chants existent. Des indices linguistiques dans le *Faucon* – des rimes internes dans quelques vers – rendent possible que le chant ait connu une version antérieure au milieu du xvii^e siècle, époque où cette pratique propre au temps du moyen breton (1350-1650) finit par disparaître⁶¹. De même, la *gwerz* de Plouyé présente des éléments de métrique ancienne⁶². Or le lien entre cette paroisse et une entrée dans Quimper est aussi attesté chez Moreau, qui rapporte que la révolte aurait eu à sa tête « trois frères paysans qu'on dit originaires de la paroisse de Plouyé ». Mais la *gwerz*, dans son état actuel du moins, ne parle pas de ces trois frères. Si elle avait existé alors et qu'il l'eût connue, on peut aussi envisager que Moreau se serait appuyé sur elle pour affirmer que l'entrée des communes dans la ville s'était faite par la violence, ce qu'il dit ignorer. D. Laurent et M. Nassiet, en raison de la présence d'un Louis Moreau parmi les notables de Plouyé à la fin du xv^e siècle, supposent que la famille du chanoine pourrait en être originaire, ce qui expliquerait à la fois la référence à Plouyé dans son texte et son intérêt pour l'événement. Ils formulent même l'hypothèse que ce Louis Moreau pourrait être l'auteur d'un manuscrit sur lequel s'appuie le chanoine⁶³. Mais ce dernier ne fait aucune allusion à une transmission

60. Sur le processus d'héroïsation d'un seigneur qui est capitaine garde-côtes entre Morlaix et Paimpol en 1636, voir NASSIET, Michel, « Littérature orale... », art. cit., p. 48, note 34.

61. Aux vers 18 et 38 du fragment de collecte conservé. À moins que ces deux mentions ne correspondent, non à des traces isolées d'une pratique ancienne mais à un simple hasard dans le cadre de la création/transmission du chant, d'autant que les rimes concernées ne sont pas très sophistiquées.

62. LAURENT, Donatien, NASSIET, Michel, « *Potred Plouiaou* (1490) et la question des chants de révolte en langue bretonne », art. cit., p. 32.

63. *Ibidem*, p. 33 et note 20.

familiale et, selon toute vraisemblance, ce document provient des archives de la cathédrale de Quimper⁶⁴. En outre, c'est ne pas prendre en compte tous les indices rassemblés par Henri Waquet sur les ancêtres du chanoine, lesquels convergent vers le secteur Combrit/Loctudy, en pays bigouden, loin de Plouyé⁶⁵. Enfin, quand Moreau parle des débuts de la révolte autour des trois frères, il emploie l'expression « on dit ». S'il s'appuyait sur une source familiale locale et explicite, il serait sûrement plus affirmatif. Tous ces éléments réduisent donc fortement la probabilité d'un lien direct entre le chanoine et Plouyé.

D'ailleurs une autre piste s'offre, concernant au moins cette *gwerz*. *Plouyé*, dans la version conservée, ne date-t-il pas du temps de la révolte des *Bonnets rouges*, voire d'une période encore plus tardive⁶⁶ ? Dans le genre de la *gwerz*, la mémoire rurale de 1675 paraît absente. Or les tensions autour du domaine congéable constituent un thème bien plus pertinent pour cette époque que pour la fin du xv^e siècle, comme le constate M. Nassiet lui-même⁶⁷. Dans ce contexte, la cible quimpéroise est bien d'actualité, comme on le sait désormais grâce à G. Aubert. D'ailleurs, les auteurs du *Code paysan* de 1675 menacent explicitement de s'en prendre à cette ville, si elle ne s'associe pas à leurs revendications⁶⁸. Or, il est clair que la représentation d'une cité qui a absorbé les maîtres du sol, tant propriétaires que seigneurs, est également bien plus crédible en 1675 qu'en 1490. Le *Code paysan* demande également, en son article 2, que les nobles reviennent dans les communautés rurales, ce que désirait déjà du Fail dans les *Contes et discours d'Eutrapel*⁶⁹. Le *Code* prône le retour à un monde ancien, tout comme la *gwerz* de Plouyé avec son combat pour la bonne coutume⁷⁰.

Il faut ici insister sur le caractère onirique de ces chants, qui n'aspirent pas à se limiter à des faits réels. C'est une loi du genre. Si pour les *Gars de*

64. Démonstration dans HAMON, Philippe, « Travailler la mémoire d'une révolte... », art. cit.

65. WAQUET, Henri, *Moreau*, op. cit., p. 4-6.

66. Un des épisodes de 1675 implique, mais parmi bien d'autres, des habitants de Plouyé : voir carte de l'affaire de Kergoët en Saint-Hernin dans AUBERT, Gauthier, op. cit., p. 374. On peut noter aussi que les émeutes liées aux congéments durent, dans la région, presque jusqu'à l'époque de la collecte de ce chant : LAURENT, Donatien, NASSIET, Michel, « *Potred Plouiaou* (1490) et la question des chants de révolte en langue bretonne », art. cit., p. 38.

67. NASSIET, Michel, « Émeutes et révoltes... », art. cit., p. 147. On trouve dans une lettre du 6 juillet 1675 écrite à Nantes, des éléments significatifs sur la situation en Cornouaille : « Le principal objet de leur colère a esté la vengeance contre les gentilshommes qui les ont maltraités ; ils ont fort maltraité quelques uns et ont obligé les autres de leur donner des quittances des arerages qu'ils devoient de leur domaine congéable » : Bibliothèque nationale de France, Clairambault 796, fol. 237. Merci à Gauthier Aubert pour cette référence.

68. « La ville de Quimper et austres adjacentes seront contraint par la force des armes d'approuver et ratifier le present reglement a peine d'estre declarée ennemie de la liberté armorique » : AUBERT, Gauthier, op. cit., p. 670, article 14. Ici les paroisses concernées vont de Douarnenez à Concarneau.

69. DU FAIL, Noël, *Propos rustiques*, op. cit., p. 15.

70. Voir aussi supra, note 44, un argument complémentaire en faveur d'une datation plus tardive.

Plouyé, une entrée dans Quimper peut renvoyer à un événement attesté, la focalisation sur une paroisse unique, pour fonder une gloire locale, suivant une tradition présente dès le XVI^e siècle et dont témoigne Moreau à sa façon, fait en revanche problème. Faut-il y voir la trace d'un épisode historique particulier qui fait prendre ensuite la partie pour le tout ? S'agit-il d'un hasard ou d'un « rêve » conçu localement ? À l'onirique renvoie à coup sûr le fait que ce sont les ossements du cimetière qui se réveillent pour mettre à mort l'archer porteur de l'annonce des expulsions, après qu'il s'est réfugié dans l'ossuaire. Dans le *Faucon*, on peut de même raisonnablement douter de la carbonisation complète des valets du fisc chargés de percevoir les taxes honnies. Mais ici l'analyse est encore compliquée par le fait que cette partie du texte n'est pas conservée dans le carnet de collecte de La Villemarqué.

Il est donc bien délicat d'exploiter les *gwerziou* pour connaître faits et points de vue concernant 1490, faute en particulier de pouvoir inscrire ce dont elles font état dans une chronologie suffisamment précise, et ce même en tenant compte de la présence possible de marques linguistiques éparées d'une certaine ancienneté. En fait, quand on se penche sur la plupart des *gwerziou* à dimension historique, un même problème se pose. Ainsi pour le *Siège de Guingamp* : dans ce palimpseste évoquant à la fois les opérations de 1489 et celles de 1591, avec de nombreuses déformations de noms, eux-mêmes variables selon les versions, on ne peut, pour l'approche événementielle, en retenir... que ce qu'on sait déjà par d'autres sources⁷¹. Et il en va de même des points de vue des acteurs, qui peuvent renvoyer, que ce soit dans la réalité ou dans la représentation que s'en font créateurs et diffuseurs de cette *gwerz*, aussi bien à un événement qu'à un autre, voire à un tout autre contexte. Toutes les *gwerziou* n'entretiennent donc pas un même rapport avec leur environnement historique. Si la *gwerz* sur l'assassinat de Louis Le Ravallec, chant qui renvoie explicitement à un fait divers local, précisément connu, datant du XVIII^e siècle et bien documenté par ailleurs, a pu servir à D. Laurent à démontrer l'existence d'un lien direct entre événement et chant, la même démarche ne peut être adoptée pour le *Faucon* ou *Plouyé*⁷².

Est-ce à dire pour autant que nos deux chants n'aient rien à nous apprendre sur le rapport entre les populations rurales bas-bretonnes et la révolte ? Si l'on déplace l'angle d'analyse, leur apport n'est finalement pas négligeable. En lui-même d'ailleurs, le décalage entre des événements et ce qui est retenu, entretenu, effacé ou transformé est évidemment plein d'enseignements, à condition de disposer de sources complémentaires per-

71. Sur l'effacement du contexte précis pour des combats bien plus récents : LE PRAT, Youenn, « L'anglophobie au prisme des chansons en langue bretonne, entre mémoire sociale et histoire populaire », dans ULBERT, Jorg (dir.), *Ennemi juré, ennemi naturel, ennemi héréditaire. Construction et instrumentalisation de la figure de l'ennemi. La France et ses adversaires (XIV^e-XX^e siècles)*, Hambourg, DOBU Verlag, 2011, p. 67 et n. 52.

72. LAURENT, Donatien, « La gwerz de Louis Le Ravallec », *Arts et traditions populaires*, 1967, 1, p. 19-79.

mettant de mesurer ces écarts ou de reconstruire ces évolutions. Mais pour nos deux chants, l'existence d'un collectage unique – et incomplètement conservé pour l'un des deux – ne facilite pas les choses.

Ce qui paraît en revanche significatif, c'est que la figure de la révolte subsume dans la *gwerz* l'ensemble du phénomène de levée des communes. On a déjà vu comment il est complètement occulté quand la défense collective pourrait être mise en scène, ainsi dans *Argadenn ar Saozon* ou dans la *gwerz* de Penvenan. Or de grandes levées à l'initiative des autorités ont eu lieu dans tout le duché au début de la Guerre de Bretagne. La plus spectaculaire d'entre elles conduit, en juillet 1487, une véritable armée de communes issue de la basse Bretagne et du nord de la haute Bretagne jusqu'à Nantes où François II était assiégé par les troupes de Charles VIII⁷³. Or rien de cela ne laisse de trace nette dans le chant de tradition orale, sauf à recourir à de fragiles hypothèses. Ainsi le début de la révolte du *Faucon* est-il situé à la Saint-Jean : le dialogue initial se déroule autour du feu et le mouvement se propage ensuite « d'un feu à l'autre, tout au long de la montagne ». À côté des feux festifs, on songe aux feux d'alarme que François II promeut justement dans une ordonnance de décembre 1483, et qui s'ajoutent au tocsin pour donner l'alerte en cas de débarquement anglais⁷⁴. Quant aux vilains des terres des Rohan, ils semblent marcher au-devant des troupes anglaises qui traversent leur secteur sous une forme qui rappelle les levées pour la défense du pays. Machado rapporte qu'« ils disoient qu'ilz se vouloient combattre aulxdits Angles, comme ils firent ». Entre révolte et levée officielle, les procédures de prise d'armes ne sont pas sans parenté. Et celles qui se sont produites dans les années précédentes trouvent sans doute un écho dans l'ardeur combative des communes face à leurs divers adversaires de 1490.

Pour des raisons qui ne me paraissent d'ailleurs pas évidentes, la *gwerz* semble pendant longtemps incapable de prendre en charge les mobilisations armées légitimes, y compris pour des campagnes spectaculaires débouchant sur des succès⁷⁵. Elle va donc chercher des victoires payannes dans la révolte, comme ici avec le grand brasier des valets du fisc dans le *Faucon* et l'entrée victorieuse dans Quimper des *Gars de Plouyé*. Ces deux chants nous ouvrent alors de riches pistes sur le rapport au monde des dominants, à travers les prélèvements, la place de la ville ou celle des maîtres et « seigneurs » urbains⁷⁶. Dans un premier temps, ce qui frappe est

73. Analyse détaillée dans HAMON, Philippe, « Combattre pour le bien commun? », art. cit. p. 180-185.

74. MORICE, Dom Pierre-Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, Paris, 1746, t. III, col. 431-432.

75. Elle le fait seulement à partir de la fin du XVII^e siècle semble-t-il. Voir LE PRAT, Youenn, art. cit., p. 56 et suiv. et GUILLOREL, Éva, « Chanson politique et histoire : le combat de Saint-Cast et les Anglais sur les côtes de Bretagne au XVIII^e siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 114, n° 4, 2007, p. 167-184.

76. C'est ici par la remise en cause de la modernité (l'impôt, la ville...) que ces chants rejoignent le projet idéologique de La Villemarqué : BLANCHARD, Nelly, *Barzaz Breiz, une fiction pour s'inventer*, Rennes, PUR, 2006, p. 258.

la violence exercée, dimension d'ailleurs très fréquente dans l'ensemble du genre de la *gwerz*. Ici les actions menées ont un rôle évident de purification, où le feu occupe une place essentielle, d'autant qu'il est aussi lié à la fête et qu'il permet de faire justice. À Rohan, est allumé « un feu si vif, un feu si violent, que les fourches y fondaient, que les os y craquaient, comme ceux des damnés dans l'enfer ». À Quimper, quand les gens de Plouyé en sont maîtres, ils y mettent « un feu fou et violent⁷⁷ ». Ici, on ruine les maisons : il est question de saccage et non de pillage, contrairement aux accusations des mandements de la chancellerie ducal, dont la véracité reste la plus probable. Les rites de violence purificatrice que véhicule la tradition s'écartent de ce qui peut dévaloriser l'image des paysans, censés exercer une vengeance légitime sans chercher à en tirer profit. Leur victoire, même momentanée⁷⁸, est celle d'une forme d'utopie, où on dispose des moyens de rétablir la justice. Ces événements, situés dans un passé mal défini et enjolivé, portent un message normatif qui reste actuel : les dominants doivent savoir que la justice des hommes – les morts comme les vivants sont mobilisés à Plouyé – ne saurait les épargner s'ils commettent des fautes. Comme si souvent, la tradition orale populaire décrit le monde du passé comme un monde sur lequel on avait prise⁷⁹. Pour autant, le succès ne débouche pas sur la subversion sociale. Les gens de Plouyé font confiance au bon dominant, l'évêque de Quimper, « le cher monseigneur l'évêque Madec, qui est bon pour les pauvres gens de la campagne » et dont on épargne les biens. Une fois le retour à la coutume ancienne garanti, on rentre à la maison, à charge pour les bourgeois de Quimper de reconstruire les leurs, légitime punition pour les agressions multiples dont ils se sont rendus coupables, du projet d'expulsion aux tirs dont ont été victimes les paroissiens de Plouyé sous les murs de la ville. Avec le *Faucon*, si le sort des valets du fisc est sans appel, la révolte ne prétend pas aller plus loin. Contrairement aux intentions qu'un Moreau prête aux paysans sous les armes – qu'ils soient révoltés ou levés pour la défense du pays ne change rien à ses yeux –, on ne trouve pas trace dans ces chants de ce qui pourrait être un agenda caché des dominés⁸⁰. Le renversement de la domination, le monde sens-dessus-dessous ne sont pas à l'ordre du jour : la grande peur

77. Pour *Le Faucon*, on ne dispose pour ce passage que de la version publiée par La Villemarqué. Pour *Plouyé*, traduction de la version de collecte par Donatien Laurent. La Villemarqué traduit pour sa part : « Voilà la ville en feu, un feu si joyeux ! »

78. La fin de la *gwerz* de Plouyé précise que le malheur s'est abattu sur eux après qu'ils ont quitté la ville, mais sans donner plus de détails.

79. À titre d'exotique comparaison, ces récits du Pérou du nord, au début de la domination espagnole, qui affirment que, sous les Incas, les *curacas* (caciques) étaient déposés s'ils se comportaient mal : RAMIREZ, Susan, *The World Upside Down. Cross-Cultural Contact and Conflict in Sixteenth-Century Peru*, Stanford University Press, 1996, p. 25. Elle prend d'ailleurs, dans ce passage, ces affirmations au premier degré, à tort selon moi, alors même qu'elle souligne plus loin (p. 55 ou 150) les précautions que requiert le recours à la tradition orale.

80. Sur cette notion, voir SCOTT, James, *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008 (1^{re} éd. : 1992).

récurrente des élites n'a ici aucun écho. Jusque dans les rarissimes chants de révolte se vérifie donc l'affirmation d'É. Guillorel : « La *gwerz* n'est pas l'instrument d'une prise de parole contestataire⁸¹. » N'est-ce pas d'ailleurs, plus largement, une loi du genre de la complainte ?

À ce stade, les paysans mis en scène dans les deux chants méritent qu'on s'attarde un peu plus sur leur condition sociale. Ils n'ont rien à voir avec l'humble milieu de ceux auprès desquels La Villemarqué les a recueillis. En effet, il ne s'agit pas de misérables des campagnes, mais au contraire de gens bien assis, sans doute même, à leur niveau, d'une honnête aisance⁸². Que craignent les révoltés du *Faucon* entraînés vers Rohan par le grand Cado et sa femme ? D'être réduits, à cause de la taxe maudite, soit à la mendicité, soit à l'accomplissement des travaux les plus humbles, ceux qui relèvent des journaliers : porter des bûches ou piler l'ajonc⁸³. À Plouyé, l'expulsion va réduire des familles bien établies, qui ont leurs morts dans des tombes familiales, à la misère et à l'errance et l'argent versé par les propriétaires en compensation de la valeur des *superfices* n'empêchera rien. C'est la dignité et le statut de domaniers enracinés, à forte dimension familiale et religieuse, qui sont ici menacés. Le recours aux armes, dans les deux cas, est donc un moyen de préserver une condition économique et de sauver un honneur social. C'est d'ailleurs dans les milieux qui ont ce profil que se recrute l'armature des communes mobilisées lors des levées pour la défense du pays, ainsi d'ailleurs que les rédacteurs du *Code Paysan* de 1675. Un légendaire qui exalte l'héroïsme de révoltés issus des familles paysannes aisées pourrait d'ailleurs servir ensuite à justifier leur propre position dominante au sein de la société rurale locale⁸⁴.

La combinaison d'une absence de radicalité politique, d'un horizon résolument passéiste et d'une très forte violence des gestes accomplis peut-elle expliquer l'effacement, au milieu du XIX^e siècle, de ces chants de révolte issus du monde d'avant la Révolution ? Ils ne peuvent désormais plus guère être pris en charge par une société en voie d'apaisement social où ce mode agressif n'a plus grand sens⁸⁵. Les courants *bleu* ou *rouge*, alors en gestation, vont avoir leur répertoire à eux. Selon certains, la tradition *blanche* aurait pu assurer un regain, ou un relais, de ces chants de révoltes,

81. GUILLOREL, Éva, *La complainte*, op. cit., p. 453.

82. Ce point est d'ailleurs souligné dans LAURENT, Donatien et NASSIET, Michel, « *Potred Plouiaou* (1490) et la question des chants de révolte en langue bretonne », art. cit., p. 36.

83. En une poétique transition, la lande (rien moins que 300 charretées...) sert ensuite à mettre le feu à la ville de Rohan.

84. Voir sur ce point les analyses d'Anne-Marie Granet-Abisset à propos des Queyrassins émigrés et reprises dans JOUTARD, Philippe, *Histoire et mémoires, conflits et alliance*, Paris, La Découverte, 2013, p. 264.

85. La « société d'obéissance », telle que la définit Laurent Le Gall pour le Finistère du temps est-elle une notion utile pour rendre compte de cette réalité ? LE GALL, Laurent, *L'électeur en campagnes dans le Finistère. Une Seconde République de Bas-Bretons*, Paris, La Boutique de l'histoire-Les Indes savantes, 2009, p. 736-747.

à l'époque de la Révolution. Le sujet mérite de plus amples explorations, mais le lien paraît discutable, d'autant que les Blancs ont désormais également leurs propres chants de mobilisation⁸⁶.

D'ailleurs nos deux *gwerziou* évacuent complètement la dimension politique. Certes, au début de la version *Barzaz Breiz* du *Faucon*, une paysanne tue un comte, mais on peut nourrir des doutes légitimes sur le contenu de ce passage, d'ailleurs largement déconnecté de la suite du chant. Pour le reste, la taxe remise en cause n'est rattachée à aucune autorité évidente. Dans la *gwerz* de Plouyé, la seule autorité qui joue un rôle est l'évêque. Or, si l'on veut bien revenir au contexte de 1490, on ne saurait s'en tirer à si bon compte. Suivant Machado en effet, les ambitions politiques des paysans soulevés étaient considérables, au point qu'ils « voullont soissir ung duc et une duschesse a leur voullenté. Et pour ce ilz ne voullont obeir a nul aultre que a eulx mesmes ». Dans le contexte politique très particulier de la Guerre de Bretagne, le détonateur antifiscal dessine un horizon exceptionnel de politisation. On pourra juger nécessaire de prendre avec précaution les propos de Machado. Mais trois ans plus tôt, les communes bretonnes ont bien su se mobiliser pour aller à Nantes sauver leur duc. Elles sont alors capables de se mettre en marche, au sens propre, et de traverser la principauté pour secourir celui qui l'incarne ; l'échelle bretonne, tant spatiale que politique, est donc à leur mesure. Par ailleurs, et sans qu'on puisse s'y attarder trop ici, les divisions partisans qui se sont installées depuis le début de la guerre ont dû répandre jusqu'au niveau paroissial des argumentaires. Ces divisions ont même déjà contraint à des mobilisations⁸⁷. On comprend ainsi com-

86. Le chanteur du *Faucon*, Brangolo, déclare à La Villemarqué qu'il a participé à la chouannerie : LAURENT, Donatien, « Carnet de route... », art. cit., p. 363-364. De plus, La Villemarqué rapporte les propos d'un informateur qui fait le lien entre une certaine tradition chantée et la violente réaction hostile qu'elle suscite chez les Bleus, qui font guillotiner ceux qui transmettent ou écoutent ces chants : *Barzaz Breiz*, op. cit., 1845, t. 1, p. xvi-xvii. LAURENT, Donatien, NASSIET, Michel, « *Potred Plouiaou* (1490) et la question des chants de révolte en langue bretonne », art. cit., p. 39 et note 49, documente l'usage pendant la Révolution grâce à Lan Inisan. Dans un roman historique en breton paru en 1877-1878, celui-ci évoque des jeunes gens du Léon qui, en mars 1793, lorsqu'ils refusent le tirage au sort, chantent *Le Faucon* : INISAN, Lan, *Emgann Kergidu (La Bataille de Kerguidu)*, traduit et présenté par Yves Le Berre, Brest, Centre de Recherches Bretonnes et Celtiques, 2014, p. 332-335. Même si l'auteur prétend s'inspirer pour son ouvrage des souvenirs de son grand-père, il y a tout lieu d'être sceptique sur l'authenticité de l'épisode. On est ici à Saint-Pol-de-Léon, bien loin du lieu où la *gwerz* a été collectée une unique fois. L'auteur du roman lui-même signale (p. 333) que le chant se trouve dans le *Barzaz Breiz* ; il en reprend d'ailleurs la version éditée, y compris un couplet jugé apocryphe par Donatien Laurent lui-même. En revanche, dans la mesure où La Villemarqué déclare avoir finalement obtenu la confiance de certains informateurs grâce à l'entremise « des habitants du manoir et du presbytère » (t. 1, p. xvii), on peut envisager que c'est sur la base d'un lien avec le monde blanc et la contre-révolution que certains chants lui ont été communiqués. Mais rien ne dit que cela vaille pour le *Faucon* ou les *Gars de Plouyé*. Le plus probable est qu'il s'agit de chants composés dans le cours même de la Chouannerie.

87. Les Rohan sont accusés par le camp ducal d'avoir « semé et murmuré beaucoup de choses » : MORICE, Dom Pierre-Hyacinthe, op. cit., t. III, col. 556. Par ailleurs, un document

ment des « villains paissiens », sujets des Rohan, en viennent à accuser leur duchesse et deux rois de leurs malheurs fiscaux. Mais choisir son Prince, dans ce cadre, ne signifie pas pour autant vouloir renverser les hiérarchies. Il s'agit qu'au plus haut niveau s'impose un bon dominant, qui rétablira l'ordre et fera en sorte que les paysans ne soient plus « détruits » par l'impôt⁸⁸. Il n'en reste pas moins qu'une telle intervention de la « pay-santaille » dans la cour des grands est évidemment tout à fait inhabituelle. Elle montre combien la crise politique est profonde dans le duché et, en même temps, souligne l'intérêt que portent de simples ruraux à la bonne marche de l'État breton. Il faut d'ailleurs le regard extérieur de Machado pour qu'une telle dimension soit prise en compte : pour la municipalité quimpéroise ou le greffe de la chancellerie, la vue ne porte pas si loin, comme on l'a noté plus haut. Les *gwerziou*, pour leur part, sont également bien éloignées d'une telle « politique du peuple⁸⁹ ». À ce titre, on mesure combien elles renvoient à un univers décalé du contexte précis de 1490.

•

Il faut donc en convenir : l'apport des *gwerziou*, tout comme celui de Moreau d'ailleurs, est problématique quand il s'agit de rendre compte des conditions et des motifs des révoltes de 1490. En matière de mobilisation armée des populations bretonnes, il faut sans doute attendre les chants créés au XVIII^e siècle pour qu'un rapprochement factuel devienne relativement probant. La transmission, en effet, ne garantit pas auparavant une validité suffisante et de multiples et complexes phénomènes d'actualisation peuvent se produire, même si on ne repère ici aucun indice fiable de « chouanisation⁹⁰ ». La chronique comme les chants ont tendance à dépolitiser l'action des révoltés tout en mettant en avant des considérations avant tout sociales : tensions entre seigneurs fonciers et domaniers et risque de déclassement d'un côté, volonté de subversion des rapports sociaux de l'autre. Assez logiquement, c'est la source la plus éloignée du « peuple », à savoir Moreau, qui lui prête les pires desseins. En revanche, pas de trace d'un désir de peser sur la vie politique, par quelque forme de participation que ce soit, contrairement à ce qu'affirme Machado dans son rapport. Pourtant, même la question du domaine congéable pourrait ici constituer une porte d'entrée. Au

français du printemps 1489 évoque des mobilisations dont la nature est difficile à démêler, à la fois partisane et de défense de la sécurité locale, qui concernent aussi bien Morlaix, Lannion et ses campagnes que Quimper et ses environs immédiats : Bibliothèque nationale de France, manuscrit français 15541, f° 42.

88. Il est évidemment difficile de savoir à qui peuvent penser les vilains en question. Pour les arguments en faveur d'une hypothèse Rohan, peut-être grâce à un mariage avec Anne, puisqu'il s'agit de choisir un duc – car un homme paraît nécessaire – outre une duchesse : HAMON, Philippe, « Combattre pour le bien commun ? », art. cit., p. 188-189.

89. Pour reprendre le titre d'un livre, consacré à une époque plus tardive : DUPUY, Roger, *La politique du peuple. Racines, permanences et ambiguïtés du populisme*, Paris, Albin Michel, 2002.

90. GUILLOREL, Éva, *La complainte*, op. cit., p. 479-481.

XVIII^e siècle, les conflits à son sujet peuvent constituer un réel facteur de politisation en basse Bretagne⁹¹.

Ces réflexions ne doivent pas faire oublier la bien réelle révolte de 1490, d'autant qu'elle présente un intérêt tout particulier. En effet, si l'analyse de Machado est recevable, c'est-à-dire si la cause essentielle du soulèvement est la pression fiscale de l'État breton, alors il s'agit là, dans l'espace français, d'un des tout premiers exemples d'une importante révolte antifiscale rurale⁹². Cette précocité n'est pas trop difficile à comprendre : le net contraste entre la relative prospérité bretonne des années d'avant-guerre et la situation du moment est exacerbé par la très forte hausse du prélèvement qui se produit, précisément, à l'été 1490. Le camp ducal, dans une tentative – qu'on sait *a posteriori* désespérée – pour reprendre la main militairement et politiquement en Bretagne, élève ses prétentions fiscales à un niveau tel qu'il fait implorer le système. C'est une étape décisive pour la réussite de l'opération française de prise de contrôle du duché. Le fouage de juillet 1490 semble ne susciter de révolte qu'en Cornouaille. On peut se demander pourquoi. Ce pourrait être lié à la combinaison de la faiblesse relative de la présence militaire dans ce secteur et du fait qu'il a été jusque là plutôt épargné par les ravages des troupes et du conflit. Quoi qu'il en soit, la levée joue un rôle dans la rupture entre la duchesse Anne et la masse des contribuables ruraux. La violence du choc explique sans doute que les paysans aillent jusqu'à exprimer un droit de regard sur le choix du Prince. On est ici bien loin du mythe ultérieur de l'amour pour la bonne duchesse : la fin de la guerre, malgré la perte de « l'indépendance », sera plutôt – comme souvent – un motif, sinon de joie, du moins de réel soulagement.

De tout ceci, nulle trace dans les *gwerziou*, ni chez Moreau, qui ne font aucun lien avec la Guerre de Bretagne. Aussi la parole du peuple qui s'y fait entendre, conservée, transformée et/ou recréée, ne peut être tenue pour parole d'Évangile. Malgré les attentes fortes qu'elle suscite de la part des historiens, il faut lui faire subir le même sort critique qu'aux autres paroles, quel qu'ait été le mode de transmission. Historiciser les « chants historiques » conduit donc ici à les utiliser comme témoignages sur des représentations, non sur des événements. Faire de la mémoire un objet d'histoire, en particulier pour en marquer les limites, relève à la fois d'une démarche méthodologique et d'une volonté de mieux cerner les besoins sociaux des acteurs et des groupes qui en sont les producteurs et les diffuseurs. Ainsi, on retrouve dans les chants dits de révolte des figures classiques du genre, et plus largement du rapport au monde des paysans, et pas seulement bretons : héroïsation ou diabolisation des personnes ou des communautés, idéalisation du passé, oscillation entre clameurs utopiques et basse continue de la lamentation, sur fond de victoire temporaire.

91. GUÉGAN, Isabelle, « Culture paysanne et domaine congéable dans les cahiers de doléances bas-bretons », à paraître dans les *Cahiers de Flaran*.

92. Autre révolte contre le fouage en 1492 en Léon : Bibliothèque nationale de France, manuscrit français 15541, f° 97.

Ici comme ailleurs, les prises de parole dont on garde trace sous-tendent une mémorisation sociale sélective. Elles s'inscrivent dans les tentatives des individus, et des groupes sociaux auxquels ils appartiennent, pour imposer un certain regard sur le passé, et bien sûr, par ce canal, sur le présent... à moins que ce ne soit l'inverse.

RÉSUMÉ

Donatien Laurent et Michel Nassiet ont affirmé récemment, dans les *ABPO* (t. 123, 2016, n° 2), retrouver la voix des révoltés cornouaillais de 1490 dans deux complaintes en langue bretonne (*gwerziou*). Le présent article cherche à démontrer que ces chants ne peuvent sans doute pas être rattachés à cet événement. Il montre aussi que, comme les discours produits par les dominants, les « chants populaires » accommodent faits et interprétations à leur projet idéologique. Dans ce but, l'ensemble des sources utilisées pour étudier cette révolte fait l'objet d'une analyse critique, associée à l'exploitation d'un document anglais jusqu'ici négligé. Pour autant, ces deux chants ne sont pas sans intérêt, car ils portent un certain regard sur ces révoltes, dont il faut cerner la logique. Celle-ci apparaît largement en décalage avec le contexte de la mobilisation de 1490 qui a pour cible prioritaire le fouage ducal et offre un cas particulièrement précoce de révolte anti-fiscale rurale. La démarche des paysans plaide alors, contrairement à la vision des *gwerziou*, pour une indéniable politisation.

ABSTRACT

Donatien Laurent and Michel Nassiet have recently stated, in the *ABPO* (123, 2016-2), that they found the lost voice of the Cornouaille insurgents of 1490 in two laments written in Breton (*gwerziou*). This article tries to demonstrate how these laments cannot be linked to this event with absolute certainty. It also shows that "popular songs" often find a way to use facts and interpretations for their own ideological use, as do the dominants in their discourses. With this in mind, the sources used to study this uprising are analysed critically here for the first time using a previously neglected English document. However, these two laments are not unworthy of interest as they offer their only angle on these uprisings, the internal logic of which needs to be understood. This logic appears to be at odds with the context of the 1490 call to arms, which mainly targets the duke's fouage and represents a particularly early case of anti-tax revolt in the rural world. The peasants' attitude seems to be leaning towards clear politicisation, in contrast with the tone of the *gwerziou*.